

***CHRONIQUES GIDIENNES***

CAHIERS  
ANDRÉ GIDE

14

Correspondance  
André Gide  
Valery Larbaud

1905-1938

INTRODUCTION  
DE FRANÇOISE LIOURE

Les lecteurs du BAAG peuvent obtenir l'ouvrage en le commandant au Service Publications de l'AAAG, 3 rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon, au prix, préférentiel, franco de port et d'emballage, de 120 FF. Chèque à l'ordre de l'AAAG accompagnant la commande ou demande de facture payable à réception.

*nrf*

Gallimard

*Correspondance André Gide—Valery Larbaud 1905-1938.*  
Édition établie, annotée et présentée par Françoise Lioure. *Cahiers*  
*André Gide 14*, Gallimard, 1989, 150 FF.

par Walter C. PUTNAM.

Il est des correspondances gidiennes que l'on aborde comme des monuments sacrés, comme des objets de culte ; le lecteur y entre comme dans un temple. Appartiendrait à cette catégorie la correspondance Gide-Valéry, destinée depuis ses débuts à être publiée et, par là, considérée comme profession de foi... foi littéraire, bien sûr. Le caractère public ainsi que l'ardeur des épistoliers donnent à leur correspondance un statut exceptionnel. Il est d'autres correspondances qui ressemblent plutôt à des invitations à un voyage plus terre-à-terre, chaque lettre constituant une étape dans le parcours des voyageurs-écrivains. Tel serait le cas de cette correspondance entre André Gide et Valery Larbaud où l'on voit défiler sous nos yeux les pays, les livres et les amis qui jalonnent leurs vies. Puisque tout voyage nécessite des renseignements et des orientations dignes de confiance, le rôle de guide est admirablement tenu ici par Françoise Lioure qui a établi, annoté et présenté cette édition, la quatorzième des *Cahiers André Gide*.

Les cent soixante-neuf lettres réunies ici (cent une de Gide et soixante-huit de Larbaud) s'échelonnent entre 1905 et 1938. Certaines lettres ont été perdues (à jamais?), sans doute lors des nombreux déplacements des intéressés ; d'autres n'ont jamais été écrites en raison des rencontres où la discussion de vive voix s'est substituée à l'échange écrit. Il faut remarquer à quel point le lecteur de cette correspondance est frappé, malgré l'amitié réciproque si souvent exprimée dans leurs lettres, de constater le nombre de rencontres manquées et de visites différées. Les séjours effectués ensemble par Gide et Larbaud en Angleterre ou en Italie scellent une amitié et une affection sincères ; mais, outre quelques brèves entrevues, ils semblent avoir voulu emprunter chacun des voies personnelles qui les éloignent souvent l'un de l'autre. Malgré les nombreuses sollicitations et invitations de Gide, Larbaud tenait toujours

à son indépendance, voire à sa solitude. Lorsqu'il décline une invitation de participer à une des décades de Pontigny, Gide l'accusera même gentiment de "*sauvagerie*". Larbaud manifeste une attitude semblable à l'égard de la N.R.F. où il donne régulièrement textes, articles de critique et traductions mais refuse toujours de prendre une place officielle dans le comité de rédaction. Nous avons souvent l'impression que les liens d'amitié entre les deux hommes se révèlent extrêmement solides à travers leurs lettres, alors que paradoxalement ils se montrent moins empressés l'un envers l'autre dans leur désir de se fréquenter assidûment. Ils semblent avoir préféré pratiquer leur amitié à distance.

Cette correspondance débute en 1905 par une lettre audacieuse que Larbaud adresse à Gide pour annoncer l'envoi d'un poème qu'il souhaite soumettre au jugement de l'auteur des *Nourritures terrestres* et de *L'Immoraliste*. Bien que le poème ne soit jamais parvenu à son destinataire, la réponse chaleureuse de Gide témoigne de l'accueil qu'il réservait aux jeunes talents de son époque. Après une période d'intensité plus forte dans les années 1910-1913, intéressante surtout pour les débuts de la jeune N.R.F., la correspondance devient progressivement plus espacée, préoccupés qu'ils étaient par la guerre ainsi que par leurs affaires personnelles. Larbaud se réfugie à Alicante de 1916 à 1920, donnant rarement signe de vie ; Gide, malgré une certaine intimité et une grande confiance vis-à-vis de son correspondant, n'aborde point avec lui des épisodes importants de sa vie privée tels que la crise spirituelle de 1916 ou le bonheur qu'il trouve aux côtés de Marc Allégret à partir de 1918. Les échanges se font plus irréguliers au cours des années 1920, Larbaud consacrant son temps et son énergie à la traduction monumentale mais interminable de l'*Ulysse* de Joyce, Gide se débattant avec la rédaction des *Faux-Monnayeurs* et tournant son regard vers l'Afrique noire et vers ses futurs engagements sociaux et politiques. Sauf un court billet envoyé par Gide en 1938 pour exprimer son "*inaltérable amitié*", leur correspondance cessera soudainement à partir de 1935, date à laquelle Larbaud subit une attaque d'hémiplégie qui le laissera paralysé jusqu'à sa mort en 1957.

Quant au contenu des lettres elles-mêmes, force est de constater qu'elles ne présentent pas toujours un intérêt littéraire de première

importance. Gide est un lecteur attentif et enthousiaste des écrits de son ami, sachant déceler la modernité du Barnabooth et incitant à plusieurs reprises Larbaud à se consacrer moins aux traductions et davantage à ses propres oeuvres. Larbaud, en critique perspicace, évoque une parenté de ton qu'il trouve entre les Caves du Vatican et Maldoror, mais sans élaborer sa pensée. Nombreuses sont les lettres qui concernent leurs lectures et leurs admirations partagées ou souhaitées de part et d'autre ; les noms de Dostoïevski, Whitman et Butler reviennent souvent sous leurs plumes. L'ébauche d'une discussion prometteuse sur le monologue intérieur en juillet 1923 reste sans lendemain. Ce sont plutôt les passages sur la critique et la traduction qui se taillent la part du lion dans leurs lettres. Gide, pour le compte de la N.R.F., se tourne fréquemment vers Larbaud pour obtenir l'avis compétent de celui-ci quant aux écrivains anglais et espagnols qu'il jugerait dignes d'être portés à l'attention des lecteurs de la revue. Un des épisodes les plus riches concerne les démarches entreprises par Larbaud, avec l'aide d'Alexis Saint-Léger, pour faire confier à Gide la traduction du *Gitanjali* de Tagore. Mais les discussions littéraires à proprement parler demeurent assez réduites dans l'ensemble de leurs lettres.

En revanche, elles nous permettent de pénétrer dans les coulisses non de la littérature mais du monde littéraire de leurs correspondants. Outre les expressions de sympathie et d'amitié qui s'y trouvent renouvelées à chaque instant, ces lettres donnent à voir les écrivains eux-mêmes au quotidien. L'importance de l'introduction et des notes de Françoise Lioure (celles-ci occupent plus de cent pages) contribue à situer et à comprendre le contexte biographique et historique de chaque lettre ; cet appareil critique a aussi le mérite non négligeable de toujours se mettre au service des lettres elles-mêmes. Nous lisons au hasard des circonstances de nombreux "*bulletins de santé*", de véritables carnets de route de deux grands voyageurs ainsi que des nouvelles d'amis mutuels tels que Charles-Louis Philippe, Marcel Ray et le groupe de la N.R.F. pour ne mentionner que ceux-là. Leurs lettres, toujours chaleureuses, montrent le cosmopolitisme et la culture des deux hommes qui ont maintenu leur dialogue malgré de longues séparations et de longs silences. N'est-ce pas à Gide que Larbaud révèle sa conversion dans une

lettre du 27 mars 1912, lettre dans laquelle il ajoute cet appel: "*Claudiel espère que vous y viendrez aussi ; et je crois bien que de tous mes amis non-chrétiens vous êtes celui qui est le plus près de cette grande trouvaille*". Gide esquivera la question et, fait révélateur, ne fera jamais part à Larbaud de ses propres doutes, ni de ses démêlés avec Claudel après la publication des Caves. Les deux amis semblent avoir voulu conserver leurs liens quasi fraternels au-delà de toute différence, ce qui expliquerait en partie pourquoi ils abordent presque toujours ce qui les rapproche, mais rarement ce qui les sépare.

Cet ensemble de lettres, comme le remarque Françoise Lioure, n'est pas une "*entière révélation*". En effet, les lettres de Larbaud, sauf une, avaient été publiées en 1948 par G. Jean-Aubry ; en revanche, celles de Gide, exceptés quelques extraits cités par Jean-Aubry dans sa biographie de Larbaud, constituent la nouveauté et la découverte du volume. Tout en reconnaissant que la publication de cette correspondance complète celle de Jean-Aubry, Françoise Lioure fait remarquer à juste titre qu'"*elle permet néanmoins de suivre pour la première fois, dans son ensemble et sa continuité, l'échange épistolaire de deux écrivains célèbres*" (p. 8). A ce propos, il faudrait que les éditeurs s'imposent désormais la règle générale de publier les deux versants de toute correspondance imprimée, sans quoi ils nient justement la notion d'échange et de dialogue qui est au coeur de l'acte épistolaire. C'est une aberration que de présenter une correspondance comme si elle n'était qu'à une seule voie/voix. Ajoutons à ceci le besoin d'apporter une introduction précise et fiable ainsi que des notes entièrement mises à jour et nous pourrons apprécier l'intérêt et l'utilité du présent volume. Sachons gré à Françoise Lioure de restituer ici les vrais termes du dialogue par lettres qu'ont tenu Gide et Larbaud, le "*contemporain capital*" et le "*riche amateur*" de notre littérature moderne.